



Plan de la forteresse avec le rayon dans lequel les constructions civiles sont interdites, vers 1859

© Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz, Berlin

Le «grand renfermement»

La ville à l'âge de la forteresse

Au Moyen Âge, la ville de Luxembourg était un lieu d'échanges et de commerce. Bien qu'entourée d'une enceinte hérissée de tours, son accès restait facile. Pas moins de vingt-trois portes et poternes trouaient le mur d'enceinte à de multiples endroits et laissaient entrer et sortir les hommes et les marchandises. L'enceinte médiévale avait tout autant une valeur symbolique qu'une fonction de protection. Elle faisait la fierté des citadins qui y montaient

la garde. Les remparts délimitaient l'espace urbain mais n'empêchaient pas les relations quotidiennes entre ville et campagne. À partir du milieu du XVI^e siècle, avec la construction de la forteresse moderne, cette situation va radicalement changer. Désormais Luxembourg est cernée d'une ceinture de bastions, ravelins, forts et autres ouvrages militaires qui séparent de façon très nette la ville du pays qui l'entoure.

Une forteresse qui grandit comme une tâche d'huile dans le paysage

L'extension des fortifications s'est fait progressivement. Vers 1545 les ingénieurs italiens et néerlandais au service de Charles Quint commencent à construire les premiers bastions le long de l'enceinte médiévale (à l'endroit des actuels boulevards Royal et Roosevelt). Les bastions sont reliés par des courtines c.-à-d. des murs remparés. Le fossé de l'époque médiévale est élargi de 40 pieds (environ 13 mètres) à 100 pieds (environ 31 mètres). Puis viennent s'ajouter des ravelins c.-à-d. des terrasses triangulaires, aménagées devant les courtines afin de protéger celles-ci et disposer d'une plate-forme d'artillerie supplémentaire. À partir de 1670 la politique agressive menée par Louis XIV pousse les autorités espagnoles à renforcer encore davantage les fortifications. Une attaque française semble imminente. En 1672, l'ingénieur espagnol Louvigny construit plusieurs tours fortifiées en avant du glacis: les redoutes Peter, Louvigny, Marie et Berlaimont. C'est une deuxième ligne de défense qui commence à se former autour de la ville. Louvigny avait également imaginé la construction d'un «*ouvrage de l'autre côté du precipice*». Il avait donc déjà envisagé ce que Vauban fera après le siège de 1684, l'extension des fortifications au-delà des vallées de la Pétrusse et de l'Alzette. Cependant les moyens financiers manquent au gouvernement espagnol pour pouvoir réaliser ces projets.

La forteresse ne s'étend véritablement dans l'espace qu'après la prise de la ville par les Français et les grands travaux de Vauban qui s'ensuivent. D'une part Vau-

ban place des ouvrages avancés sur les hauteurs entourant la ville: l'ouvrage à couronne du Bas-Grünewald, l'ouvrage à corne du Haut-Grünewald, le «*Cornichon de Verlorenkost*», le fort Bourbon ainsi que plusieurs redoutes. D'autre part il accroît considérablement l'emprise militaire sur l'espace urbain en intégrant le quartier du Pfaffenthal dans les fortifications. Le régime autrichien qui s'installe à partir de 1715 continue sur la lancée tracée par Vauban. C'est sous Charles VI et pendant les premières années du règne de Marie-Thérèse que la forteresse s'agrandit le plus en termes de surface. Les ingénieurs de la garnison autrichienne ajoutent des enveloppes et des lunettes, multiplient les forts extérieurs (Olizy, Thungen, Rubamprez, Rumigny, Neipperg, Wallis, Rheinsheim, Charles) et ferment la vallée avec des écluses, creusent des casemates et perforent le roc d'un réseau de souterrains. Entourée de tous les côtés d'une triple ligne de fortifications, Luxembourg est considérée à la fin du régime autrichien comme une des principales places fortes d'Europe et mérite pleinement le nom de *Gibraltar du nord*.

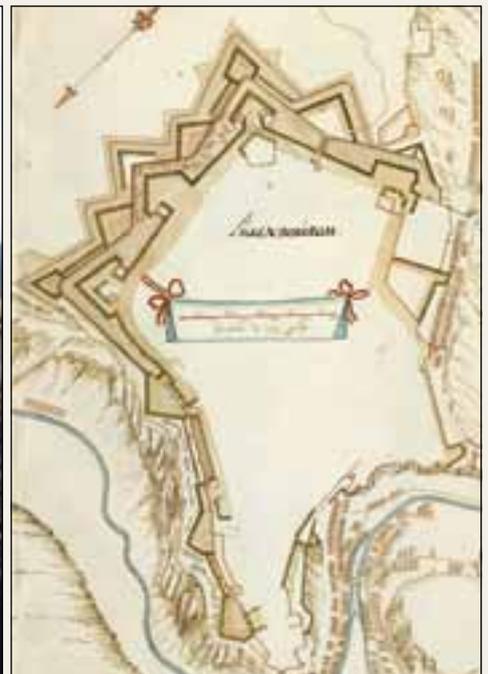
Suite au congrès de Vienne en 1815, la ville accueille une garnison prussienne. Au cours du XIX^e siècle les fortifications existantes sont modernisées et complétées notamment par deux nouveaux forts avancés (fort Dumoulin et fort Wedell). Mais le projet de réaliser une quatrième ceinture d'ouvrages à une distance de quelques kilomètres de la ville pour éloigner encore plus un éventuel attaquant du corps de place ne sera plus exécuté. En 1867 intervient le démantèlement de la forteresse.

Une forteresse qui fait le vide autour d'elle

Après quatre siècles d'accroissement constant des fortifications, l'espace occupé par les habitants paraît minuscule par rapport à l'étendue des constructions militaires. En 1867, la ville a une superficie de 127,13 hectares tandis que les ouvrages de défense couvrent une surface de 177,21 hectares. En plus, la forteresse tend à créer autour d'elle une sorte de *no man's land*. En 1749 les Autrichiens introduisent un périmètre de sécurité à l'intérieur duquel ils interdisent toute construction en dur. Cette mesure a pour but de dégager le champ de tir, d'assurer une bonne vue et d'empêcher les assiégeants à trouver un abri pour couvrir leur approche. Sous la garnison prussienne, ce rayon militaire s'étend jusqu'à 1300 pas, soit environ 979 mètres, à partir de la crête du chemin couvert c.-à-d. à partir de la ligne externe des ouvrages de fortification. La première gare qui s'installe en 1859 sur le glacis du plateau Bourbon, tombe sous les restrictions du rayon militaire et doit être construite en bois.

L'agrandissement de la forteresse signifie également la perte de terrains agricoles. Jardins, vergers, champs et prés qui depuis le Moyen Âge forment une ceinture verte autour de la ville disparaissent progressivement, cédant la place aux fortifications. Or la population urbaine dépend de cette zone nourricière pour son approvisionnement en légumes, fruits et fourrages. L'absorption des terres à usage agricole s'accélère au XVIII^e siècle quand les militaires autrichiens poussent l'extension du glacis à son maximum pour renforcer la place. Le commandant Neipperg fait enlever la terre jusqu'au

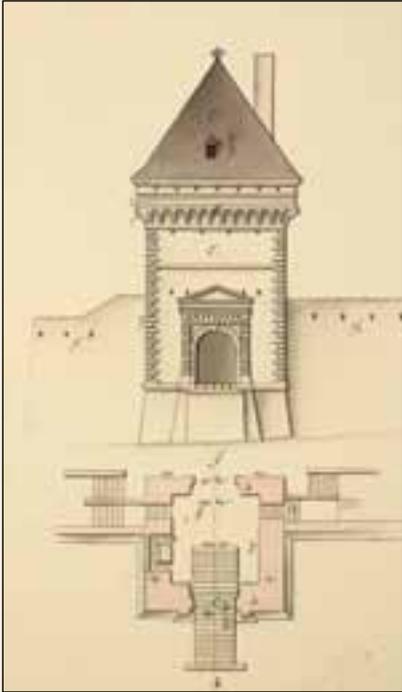
Vue du Fort Obergrünewald vers le Fort Thüngen



© Biblioteca Nacional, Madrid

imedia

Le «grand renfermement» La ville à l'âge de la forteresse



© Service historique de l'armée de terre, Vincennes

Plan de la porte d'Eich

roc sur une distance de 300 toises autour de la forteresse, pour ne laisser en cas de siège aux attaquants aucune possibilité de creuser des tranchées. Le désert rocailleux qui entoure désormais la ville, reçoit le nom de «champs pelés». Le souvenir de cette appellation s'est maintenu dans la langue luxembourgeoise, dans le mot *verschampelieren* qui signifie ravager ou dévaster.

L'expropriation des terrains s'est fait parfois avec brutalité. En invoquant la menace de guerre et l'état d'urgence, les militaires saisissent les biens-fond sans

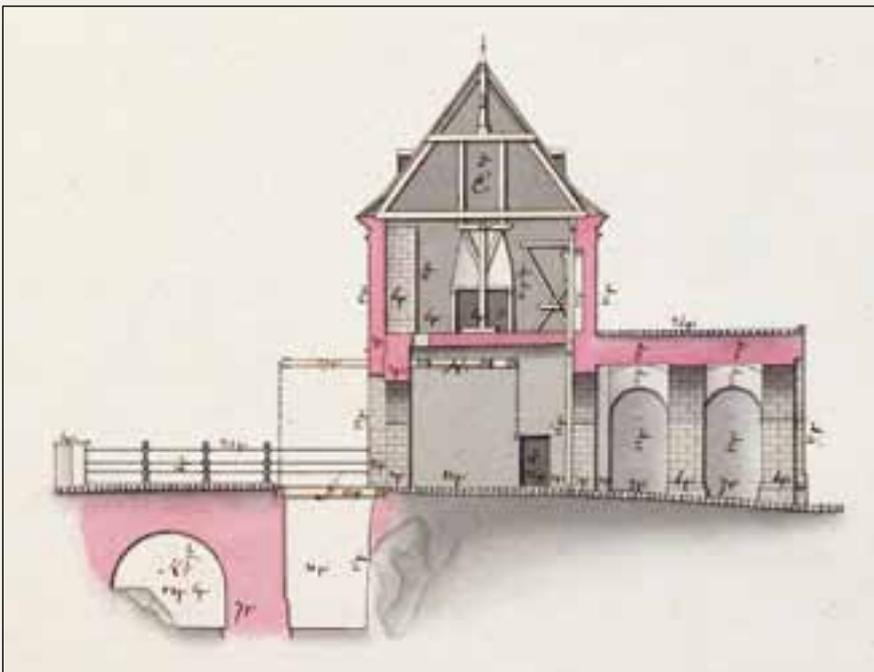
indemniser les propriétaires. Voici à titre d'exemple un cas particulièrement choquant qui montre comment l'armée bafouait les droits des civils. En 1744, la garnison confisque plusieurs terrains situés à proximité de la porte d'Eich pour les intégrer dans les fortifications. La mesure frappe aussi les trois soeurs Dodrimont qui possèdent à cet endroit un jardin contenant 48 arbres fruitiers. Âgées de vingt, quinze et neuf ans, les trois filles sont orphelines et habitent une minuscule chambre dans une maison au Pfaffenthal. Leur situation matérielle est précaire. Pour nourrir ses deux soeurs mineures, l'aînée tricote, mais c'est le verger qui leur permet de subsister. Ce lopin de terre est «*l'unique petit patrimoine et seule ressource pour leur fournir du pain*». Sa confiscation les plonge dans le dénuement. Quand les soldats abattent les arbres, les trois enfants viennent pour récupérer au moins le bois et le vendre, mais les soldats les chassent impitoyablement et s'emparent de la coupe. Le Magistrat (la municipalité) de la ville porte plainte à Bruxelles mais sans succès. Un changement d'attitude de la part des autorités gouvernementales n'a lieu que dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. La Chambre des Comptes à Bruxelles affirme en 1783 que «*rien n'est plus sacré que la propriété mais qu'elle doit céder à l'utilité publique parmi due indemnité par la généralité ou le souverain qui la représente*». Le gouvernement autrichien décide de réparer les injustices commises des décennies auparavant lors de l'agrandissement forcé de la forteresse. Il commence alors à verser des dédommagements aux expropriés et, étant donné que la plupart sont déjà morts, à leurs héritiers.

Une forteresse qui enferme sa population

Les ouvrages et fossés qui s'échelonnent sur une grande distance, rendent l'accès à la ville de plus en plus difficile. La forteresse devient un carcan pour ses habitants. Aux XVI^e et XVII^e siècles les trouées dans l'ancienne enceinte médiévale sont fermées au fur et à mesure que les travaux de fortification avancent. La porte Marie est enfouie sous le bastion Marie vers 1548. Les portes Lampert, Orvis, Beckenrich et Jost disparaissent au début du XVII^e siècle sous les bastions Berlainmont, Louis, Beck et Jost. La logique militaire qui tend à rendre la forteresse inaccessible s'oppose à l'idée civile d'une cité marchande, ouverte sur l'extérieur. La fermeture en 1644 de la porte des Juifs, la sortie principale de la ville vers l'ouest, par où passait le commerce avec les Pays-Bas, représente une date clé dans cette séquestration progressive. Le trafic est obligé de contourner le front de la plaine et d'entrer par la porte Neuve construite entre 1626 et 1636. L'entrée en ville est dorénavant très pénible. Le voyageur qui vient de France doit descendre dans le Grund pour remonter ensuite la rue Large vers le Marché-aux-Poissons, franchissant en cours de chemin plusieurs portes. Quelqu'un qui approche Luxembourg depuis la direction de Trèves, doit aussi rejoindre la vallée de l'Alzette et emprunter ensuite la même rude montée.

Le gouvernement espagnol prend à un moment donné conscience que le verrouillage de Luxembourg risque d'étouffer l'économie urbaine. L'inaccessibilité de la ville peut même entraîner son dépeuplement. Or la présence d'une forte population civile à l'intérieur des murs est importante pour assurer le ravitaillement et le logement des troupes. C'est pourquoi, en 1671, l'ingénieur Louvigny propose de créer une nouvelle porte, à la sortie de la rue Philippe, et de construire un pont au-dessus de la vallée de la Pétrusse. Cet ouvrage d'art qui enjambrerait le fossé naturel de la forteresse accroîtrait la «*commodité des chemins, qui seront beaucoup plus faciles que par la ville basse, et rendront la voiture de toutes sortes de denrées moins coûteuses, même inviteront les marchands et voituriers étrangers menant marchandises des Pays Bas, pays de Liège et autres quartiers vers la Lorraine, le pays messin, la France, le pays de Trèves et l'Allemagne, à s'établir en ceste ville, ce qui introduirat avec le temps beaucoup de traficque, augmentera la ville d'une bourgeoisie nombreuse, traficquante et industrielle*». Dans l'imagination de l'ingénieur militaire espagnol, Luxembourg deviendrait une ville ouverte, plaque tournante du négoce international. Mais le pont au dessus de la vallée de la Pétrusse reste une utopie. Il n'a pas été construit, sans doute par manque d'argent. Après la prise de la ville

Coupe à travers la porte de Trèves



© Service historique de l'armée de terre, Vincennes



© Michel Engels

La porte Neuve

en 1684, le gouvernement de Louis XIV sort le projet d'un pont à nouveau du tiroir, mais cette initiative n'est suivie d'aucun début de réalisation.

Ceux qui veulent entrer dans la ville ou en sortir doivent passer par les portes sous l'œil attentif des soldats montant la garde. À la tombée de la nuit ces accès sont fermés pour n'ouvrir qu'à l'aube. Sous la garnison prussienne les heures d'ouverture variaient en fonction de la saison: de 6 à 21 heures en hiver, de 4 à 23 heures en été. Sous le régime autrichien la fermeture des portes

semble avoir dépendu de l'appréciation du commandant de la forteresse. En 1739, le commandant d'Olizy, âgé et malade, ne parvient plus très bien à distinguer s'il fait jour ou nuit. «Son esprit perdoit sa fermeté, on a peine à comprendre ce qu'il veut dire, avant hier il voulut que les portes fussent fermées à quatre heures», raconte un habitant perplexe. Ce n'est pas seulement la peur d'une attaque qui motive les autorités militaires à fermer les portes la nuit. En fait un coup de main est peu probable, surtout en temps de paix, comme c'est le cas pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Pourtant même en période de bonne entente avec le voisin français les portes restent closes. À vrai dire le commandement militaire craint surtout la désertion de ses propres troupes. Comme toutes les armées d'Ancien Régime, l'armée autrichienne souffrait de cette plaie. Chaque année elle perdait à peu près un dixième de son effectif par défection. Les déserteurs profitaient souvent de l'obscurité pour s'échapper de leur lieu de garnison. En 1765 le génie militaire installe des *chevaux de Frise*, des barbelés avant la lettre, le long des remparts à Luxembourg afin de rendre les fuites nocturnes plus difficiles. La fermeture des portes le soir était donc paradoxalement plus un moyen pour retenir la garnison que pour protéger les habitants.

Un signal – le *Zapestreech* – avertit la population de l'imminence de la clôture des portes. Les retardataires doivent se hâter de rentrer dans la ville sinon ils passent la nuit à l'extérieur des remparts. La légende luxembourgeoise de saint Nicolas – *D'Seeche vum Zinniklos* – raconte justement la mésaventure de trois garçons qui en jouant se sont trop éloignés de la ville quand ils entendent le couvre-feu.

Trop tard! «*Lo gi rondëm d'Stad all Puerte gespaart/A vun den Zaldoten d'Zougäng bewaacht! O Mammelikanner, wat gi mer man?/Lo komme mer nèt méi an d'Stad eran*» (Georges Schmitt). Les trois gamins cherchent refuge chez un boucher qui habite en dehors de la ville. La nuit, il se mue en bourreau et les tue pour en faire de l'aspic (*Jhelli*). Heureusement que saint Nicolas se retrouve également quelques jours plus tard devant les portes barrées de la forteresse. Il descend chez le boucher et, découvrant l'horrible crime, ressuscite les enfants.

La fermeture des portes limite les mouvements des bourgeois et peut être ressentie comme une mesure vexatoire. Mais elle offre également une grande sécurité à la communauté des habitants. La nuit, des soldats patrouillent les ruelles désertes de la ville. Ils interpellent les rares passants au cri de «*Halt wer da*» pour s'assurer de leur identité. Le poème *D'Noiecht* qu'Antoine Meyers publie en 1829 dans le premier ouvrage imprimé en langue luxembourgeoise, *E' Schreck ob de' Letzeburger Parnassus*, reflète cet étrange mélange de tranquillité et de claustration qui règne à Luxembourg à l'époque de la forteresse:

«*Et héert een den Tromme'schal,
De Brudder bïed sei' Ròsekranz,
D'Koiem're' stin am Kierzeglanz,
D'Hausfra hoelt hirt Spanneraad,
Mat Kraache' spiert sech d'Stad.
D'léer Stroose' spoiersem schaaalen,
D'Lanter loest hirt Liicht draa' faalen,
«Wer-da!» werffen d'Woiechten draan,
D'Stelheed firt zum Himmel aan.»*

Guy Thewes

Vue sur la ville du haut de la tour de l'église Notre-Dame



Michel Engels © MNHA